

LOUIS ARNOULD

Professeur honoraire de la Faculté des Lettres de Poitiers
Correspondant de l'Institut

VICTOR BALTARD

1805-1874

*Causerie faite le 20 juin 1937 sur la demande
de la Société « Les Amis de Sceaux » dans le salon de la Villa Baltard*

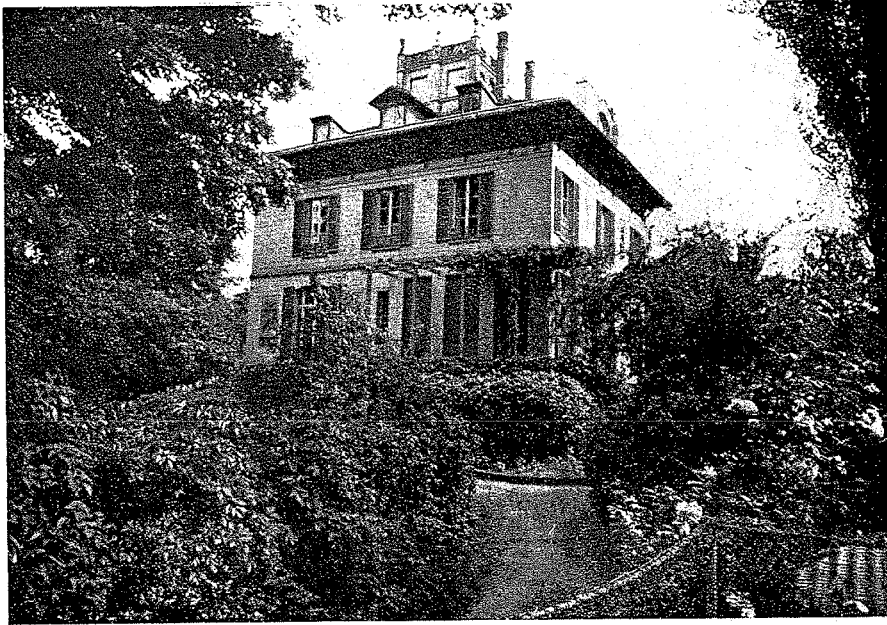
LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »

23, BOULEVARD CARNOT, 23

1939

A mes chers Neveux
André et Ginette (Péridé)
Louis Annoncé
Ragnac 1939.



Villa Baltard, 26, Rue Bertron, Sceaux

LOUIS ARNOULD

Professeur honoraire de la Faculté des lettres de Poitiers
Correspondant de l'Institut

VICTOR BALTARD

1805-1874

Photogravures L. Mansat.

Handwritten notes:
A. B. C.
D. E. F.



VICTOR BALTARD

VICTOR BALTARD

*Causerie faite le 20 juin 1937
sur la demande
de la Société « Les Amis de Sceaux »
dans le salon de la Villa Baltard*

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, soyez les bienvenus dans la Villa Baltard, qui vous est ouverte grâce à la généreuse pensée de ses propriétaires, le docteur et Madame Edmond Arnould. Il me semble que Victor Baltard vous y accueille lui-même : au fait, ne l'avez-vous pas rencontré, venant tout à l'heure au devant de vous, dans le vestibule, de son pas resté jeune et alerte, la taille toujours droite, avec son fin et bon sourire sur ses lèvres rasées, le visage encadré d'un fin collier de barbe à l'ancienne mode, tout cet extérieur enfin qui respire la bonne humeur, la bonne grâce, la *bonté*, qui est sans doute le trait distinctif de son caractère, au point qu'il était désiré dans toutes les réunions, auxquelles il apportait son entrain et sa gaieté, qui ne dérivait nullement d'une banale amabilité mondaine, mais qui sortaient en droite ligne de sa nature véritablement *charmante*, — tel que vous le voyez enfin dans ce beau buste en terre cuite, de Crauk, dont je possède à Champmarin la reproduction en marbre blanc.

En vous entendant arriver un peu nombreux chez lui il se sera dit : « C'est l'arrière-garde de mes amis venus me souhaiter ma fête ! », car c'était hier le 19 juin, jour où, chaque année, sa femme, sa famille, ses amis lui apportaient des cadeaux et des fleurs : c'était en effet son anniversaire de naissance et, en bon protestant qu'il était, il le regardait comme son vrai jour de fête.

I. — VICTOR BALTARD A PARIS

I. — NAISSANCE ET ENFANCE.

Victor Baltard naquit donc à Paris, le 30 prairial an 13, ce qui correspond bien, vérifications faites, au 19 juin 1805 (1).

Il naissait au 108^{bis} actuel de la rue du Bac, où la famille venait de s'installer (2), dans un pavillon qui existe encore et se trouve, non pas sur la rue, mais au milieu du jardin. C'est là que vivait toute la famille Baltard, y compris le grand-père Romain de Brasseur, le musicien, âgé de 78 ans. Victor était le cinquième des 10 enfants qu'allait compter la famille.

Son père commençait à être célèbre : car pour la première moitié du XIX^e siècle, « Baltard » désigna le père, et pour la deuxième moitié ce devait être son fils Victor. Pierre Baltard fut un dessinateur, un peintre, un architecte, un graveur remarquable. Le Larousse moderne ajoute même : « un littérateur », probablement parce qu'il composa la revue artistique *L'Athénæum* pendant plusieurs années et qu'il fournit *lui-même* le texte de plusieurs de ses publications illustrées, comme *Paris et ses Monuments* et *8 jours en Savoie*.

(1) Le lendemain de la Causerie j'ai retrouvé, au Palais de Justice de Paris, au Greffe du Tribunal Civil, l'acte de naissance, qui a échappé à l'incendie de la Commune, grâce à une copie de l'acte, heureusement demandée par Victor Baltard, le 22 novembre 1870, et admise, le 25 octobre 1876, par la Commission de reconstitution des Actes de l'État Civil. La minute de la Copie est au Dépôt des Archives, 30, quai Henri IV.

« Acte de naissance du 1^{er} Messidor an 13 de la République, à
« 11 heures du matin, le jour d'hier, à 4 heures du matin est né
« rue du Bacq (*sic*) n° 637, division de l'Ouest, Victor du sexe masculin,
« lin, fils de Louis Pierre Baltard, Architecte et de Amélie de Brasseur
« son épouse, mariés à Paris en cet arrondissement, constaté par moi
« Urbain, Ferdinand Piault, adjoint au maire du 10^e arrondissement
« de Paris faisant les fonctions d'officier public de l'Etat civil, sur la
« déclaration dudit Louis Pierre Baltard, père de l'enfant, en présence
« de Romain de Brasseur, demeurant à Paris rue du Bacq 637, musicien,
« âgé de 78 ans, aïeul maternel de l'enfant et de Auguste Beudot,
« demeurant à Paris rue de Fréjus, architecte, âgé de 45 ans. Le
« déclarant et les témoins ont signé avec moi après lecture à eux faite
« dudit acte.

« Signé Baltard ; Baltard fils, de Brasseur, A. Beudot et Piault. »

(2) Elle habitait en 1803, « rue Saint-Dominique, faubourg St-Germain, n° 238 », comme on le voit au 1^{er} tome de la grande publication de Pierre Baltard, *Paris et ses Monumens*.

Nous pouvons voir ici dans un tableau de DANLOUX Pierre Baltard jeune qui a planté son chevalet dans un beau site, en pleine campagne. L'on raconte même qu'il faisait parfois le tour de force d'apporter sa pierre à *graver* devant un paysage, qu'il burinait directement à l'envers, en se passant hardiment de l'intermédiaire d'un dessin. Voulez-vous avoir une idée de lui comme *dessinateur* ? je signalerai un paysage admirable de force, « Le Monte Falcone », qui se trouve chez le doyen de notre famille, M. Pierre Arnould. Pour ce qui est de sa *peinture*, voyez ce « Coup de Vent » qui orne un des panneaux de ce salon. Sa plus belle œuvre d'*architecture* est le Palais de Justice de Lyon, « les 24 Colonnes », comme on dit là-bas, qui forment un noble soubassement antique à la colline de Fourvières. Pierre Baltard fut professeur à l'École Polytechnique à sa fondation, puis professeur à l'École des Beaux-Arts et directeur de cette École.

Tel est l'homme au masque énergique de Romain, que vous voyez revivre dans ce beau portrait gravé par son gendre Bein, et qui fut en même temps l'homme de famille le plus tendre et le plus sentimental, à la Jean-Jacques Rousseau : c'est lui qui fut le père de Victor Baltard, — qui fut son maître, son principal et presque unique maître.

Cependant, pour diminuer la tâche écrasante de la mère de famille autant sans doute que pour ménager le travail du père, les parents se résolurent à mettre leurs fils pensionnaires dans les collèges (c'était le mot employé alors) de Paris et de Versailles. Victor entre comme interne à 10 ans, au « Collège Royal de Henri IV » dans la classe de septième, le 1^{er} novembre 1815. Il y reste 8 années.

En ce temps beaucoup plus austère que le nôtre les élèves ne sortaient que le dimanche lorsqu'ils avaient obtenu de bonnes places. J'ai lu cet hiver les lettres de Victor à sa « bonne mère », la convoquant régulièrement à 9 heures du matin, le dimanche, au parloir, tout en envoyant pour son père le classement des élèves à la dernière composition. Dans une classe nombreuse il se trouve généralement dans le premier tiers : ce sont surtout des compositions en latin, qu'il savait parfaitement.

Il fait ses mathématiques spéciales en 1823 et, pour sa carrière, il hésite entre les mathématiques et la médecine. Son père lui ordonne d'être architecte, et, comme on l'a écrit, « il ne résistait jamais à son père (1) ». Sa fille, notre mère, jugeait qu'il n'avait pas obéi à une vocation artistique impérieuse : il était

(1) Charles Timbal, *Victor Baltard*, article du *Français*, 19 janvier 1874.

doué d'une si heureuse nature qu'il aurait fait apparemment un médecin de grand talent tout comme il a été architecte.

2. — JEUNESSE. — LE PRIX DE ROME.

Voici Victor Baltard poursuivant pendant 10 ans ses études d'architecture à l'École des Beaux-Arts, sous la direction de son père : celui-ci exige cependant qu'il suive l'atelier de dessin du peintre Lethière, ce qui nous a valu les très belles « académies » qui remplissent nos cartons aux uns et aux autres. Vous pouvez voir sur l'un de ces murs l'étudiant des Beaux-Arts, en blouse blanche, penché sur sa planche à dessin.

Là Victor Baltard rencontre l'un de ses camarades, étudiant comme lui en architecture, Paul Lequeux (qui devait habiter d'ailleurs en été très longtemps Sceaux, où son fils Jacques, également architecte, lui succéda, dans l'ancienne Voie des Sablons). Paul Lequeux construira plus tard quelques monuments à Paris et aux environs, entre autres l'église de Notre-Dame de Clignancourt.

Ils se lient alors d'une étroite amitié au point que chacun d'eux épouse la sœur de l'autre, et qu'ils deviennent doublement beaux-frères ; la chose n'alla pas sans difficultés : Paul Lequeux se maria bien avec Constance Baltard, mais lorsque Victor Baltard demanda à son père la permission d'épouser Adeline Lequeux : « Quand tu auras le Grand Prix de Rome » fut la réponse. La condition était évidemment plus facile à énoncer qu'à réaliser...

Le travail de Victor redoubla d'ardeur comme bien l'on pense, et, après l'obtention, une année, d'un Second Grand Prix, le Premier Grand Prix de Rome fut remporté en 1833 : l'artiste avait 28 ans, âge normal pour ce difficile concours, particulièrement en architecture.

Au comble de la joie il est proclamé, couronné, il se marie, et, d'après le récit que m'a fait ma grand'mère, il aperçoit un jour dans le jardin des Tuileries, les deux architectes en renom, Percier et Fontaine, qui ont été les maîtres de son père ; il court à eux et leur apprend son mariage : « Eh ! bien, nous ne vous en faisons pas nos compliments ! » fut toute la réponse qu'il en obtint. C'était la dernière année, en effet, que des pensionnaires portaient mariés pour Rome, ce qui devait d'ailleurs leur attirer bien des difficultés. La loi du célibat, imposée dès lors par les vieux membres de l'Institut, ne fut levée qu'au lendemain de la Grande Guerre, pour être rétablie, quelques années après, l'Administration Supérieure préférant sans doute que ces jeunes

gens, qui ne sont pas des anachorètes, fréquentent en ville une maîtresse italienne plutôt que de rentrer le soir dans leur ménage régulier français, — ce qui est une opinion tout au moins discutable.

3. — LA VILLA MÉDICIS.

C'est maintenant le séjour de 5 ans à la Villa Médicis, ce morceau de France si heureusement accroché en corniche au-dessus de Rome, avec son magnifique palais de la Renaissance, dont la belle façade est à l'intérieur des jardins : parc à la française devant le palais, vieux bois sacré d'ifs et de chênes verts sur une terrasse surélevée, « *il Bosco* », tout cet ensemble que j'ai été revoir, il y a 4 mois, d'où l'on voit, chaque soir,

le roi puissant du jour se coucher dans sa gloire derrière l'harmonieux dôme de Saint-Pierre, dessiné par Michel Ange.

Vous pouvez vous faire une idée de la Villa Médicis ou vous la rappeler, si vous l'avez vue, par ces deux petits tableaux d'Alexandre Desgoffes (de 1840), suspendus au-dessus de la crédence du fond du salon, et par 4 belles photographies que je fais passer et que j'en ai récemment rapportées.

Là Victor Baltard travaille autant que les autres, et plus qu'un certain nombre, tout en se liant intimement, grâce à son heureux caractère, avec ses camarades Simart, sculpteur, Hippolyte Flandrin, peintre, Ambroise Thomas, musicien, et il est pris en amitié par M. Ingres, le nouveau directeur de l'Académie de France qui succède à Horace Vernet.

Le choléra de 1834 à Rome lui fournit l'occasion d'encourager et de fortifier moralement plusieurs de ses camarades paralysés par la peur (1).

Le principal travail envoyé par lui, de l'Académie, à Paris, fut la Restauration du Théâtre de Pompée à Rome. Un mécène, le duc de Luynes, demande à M. Ingres un jeune architecte pour aller relever dans la Pouille et la Calabre les restes des monuments laissés par la conquête des Normands : Baltard est désigné, il accepte et il part en mission, plusieurs mois, dans ces provinces, qui ne sont pas sans danger alors de par leur climat et les mœurs des habitants.

Mais au retour, et chaque soir, dans les époques normales, il se repose délicieusement dans son foyer établi tout près de la

(1) Voir plusieurs de ses lettres publiées par Louis Flandrin dans les *Mélanges Louis Arnould*, 1934 (Poitiers, Société française d'Imprimerie et de Librairie).

Villa Médicis, via Sistina, auprès de sa chère femme épousée par amour, qui lui donna une fille, en 1834, Paule Baltard, notre chère mère, dont vous pouvez voir ici, au-dessus du piano, le joli portrait à 4 ans, par Hippolyte Flandrin : ceci est une excellente copie de l'original, qui se trouve à Paris chez notre frère aîné, Pierre Arnould.

De chaque côté de cette cheminée est suspendu un portrait fait par Paul Flandrin, le frère d'Hippolyte : d'un côté la jeune madame Victor Baltard notre grand'mère, et de l'autre côté, sa fillette Paule.

Enfin, chez notre sœur et notre beau-frère Louis Duval-Arnould, à Paris, on admire les deux joyaux de nos collections, qui ont figuré dans bien des expositions, deux portraits au crayon, d'Ingres : celui de Victor Baltard, dédié à madame Victor Baltard, et le portrait de celle-ci avec la petite Paule qui se serre contre la jupe de sa maman, dédié « à mon élève et ami Victor Baltard ». Inestimable privilège, qui vaut, n'est-il pas vrai ? toutes les fortunes, de vivre ainsi au milieu des artistes et de grands artistes.

Il est probable que ces cinq années passées à la Villa Médicis (1833-1838) furent la période la plus heureuse de la vie de Baltard. Il fallait entendre nos deux grands parents en parler, en évoquant avec complaisance leurs souvenirs de jeunesse à Rome : chez eux « la Villa » tout court, désignait toujours, dans une sorte de magie, la Villa Médicis.

Comme architecte Victor Baltard s'était profondément imprégné de l'Italie, ce qui allait se voir dans ses œuvres, comme l'Hôtel du Timbre, l'église Saint-Augustin, la Villa Baltard, qui nous abrite en ce moment.

4. — LE RETOUR A PARIS.

Au sortir de ce beau rêve le jeune ménage arriva à Paris, plein d'ardeur et de courage, mais dénué de toute fortune.

Heureusement une loi du gouvernement de Louis-Philippe en 1840 décide le retour de Sainte-Hélène des cendres de Napoléon I^{er}, et un concours est ouvert entre tous les architectes pour l'érection du tombeau de l'Empereur aux Invalides : le jeune architecte inconnu est classé premier et obtient la médaille d'or ; mais par une injustice flagrante, l'exécution d'un autre projet est confiée à l'un des suivants, un architecte plus âgé, plus connu et bien en cour, Visconti, qui accepte, ce que n'eût jamais fait son concurrent à sa place : les dernières paroles de Victor

Baltard à l'Académie des Beaux-Arts, quelques semaines avant sa mort, furent pour prononcer l'éloge de Visconti.

Il faut vivre : le jeune artiste porte à la Monnaie sa médaille d'or, et il est nommé... sous-inspecteur à la Halle aux Vins ! O Villa Médicis, que tu parais loin à présent !

Voilà comment le premier or est entré dans le jeune ménage, et comment il en est aussitôt sorti. Voici maintenant comment le premier argent y est entré : Ingres avait peint à Rome pour le duc d'Orléans un beau tableau de sujet antique, le drame d'amour de *Stratonice*, qui est aujourd'hui au Musée de Chantilly, où j'ai eu jadis l'occasion d'apprendre au duc d'Aumale la part qu'y avait prise mon grand-père. Le grand peintre en effet s'était adressé à son jeune ami pour lui dessiner toute la salle antique, avec les meubles, la lampe, le lit d'Antiochus, ce qui est resté peu connu (1). Quelque temps après, Ingres vient lui-même chez ses amis, portant dans ses mains une petite boîte carrée noire. Victor Baltard était absent : « Tenez, chère amie, voici un petit souvenir pour vous. » Notre grand-mère le prit et faillit le laisser tomber, ne s'attendant pas à un tel poids : c'était 6 petits couverts d'argent, les 6 premiers couverts d'argent qui entraient dans la maison (aujourd'hui à la Villa Baltard).

Le sous-inspecteur de la Halle aux Vins fut peu à peu remarqué pour son application, son travail et son goût, par les différents préfets de la Seine qui se succédaient : Berger, le comte de Rambuteau, et surtout le baron Haussmann ; il s'éleva rapidement dans la hiérarchie, et, en 20 ans, en 1860 il arrivait au poste le plus élevé, celui de Directeur général des Travaux de la Ville de Paris, qu'il occupa jusqu'à la guerre de 1870.

En dehors de son labeur administratif, très absorbant, il trouva alors le moyen de réaliser deux grands ouvrages : les Halles Centrales et l'église Saint-Augustin.

5. — LES HALLES CENTRALES.

Napoléon III, à peine installé sur son trône, voulut réaliser

(1) On lit dans une lettre d'Ingres à son vieil ami Gatteaux, de juillet 1840 : « ...A propos, j'avais prévu ce qui est arrivé : c'est « que voulant un beau cadre, avec les ornements indiqués, vous vous « seriez concerté avec Baltard, excellent homme, de talent et de goût, « et qui a sa part de mérite pour le fond du tableau, qu'il a eu la « bonté de dessiner et dont il est comme le parrain. Je vous remercie « donc tous deux d'avoir rempli mon désir... J'écris à ce bon Baltard, « à qui j'offre mille amitiés et remerciements. » Vicomte Henri Delaborde, *Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine*. Paris, Plon, 1870, p. 219.

l'un des projets de son oncle : remplacer les anciennes halles de Paris, étroites, incommodes, étranglées dans un des quartiers les plus peuplés, — par un spacieux bâtiment : « Ce sera, avait prononcé le grand Empereur, le Louvre du peuple ».

En 1855 Victor Baltard est chargé de parcourir l'Europe avec deux autres architectes, de visiter les principaux marchés des grandes capitales (ce qui était une heureuse idée) et d'en rapporter un projet. Ce projet, remanié par 20 commissions, consistait en des pavillons de maçonnerie monumentale. Le premier qui fut élevé souleva de vives critiques, il parut lourd, et la malignité parisienne eut tôt fait de l'appeler : « le Fort de la Halle ». Huit jours après l'inauguration, arrivait l'ordre impérial de suspendre les travaux.

L'empereur expliqua qu'il lui fallait quelque chose de beaucoup plus léger, et comme une immense gare de chemin de fer : il suggérait qu'il fallait faire entrer le fer et la fonte dans la construction, et il exigeait un nouveau projet d'ici à quelques jours.

Victor Baltard avait compris : il se met d'arrache pied au travail pendant dix jours et presque autant de nuits (période dont notre grand'mère avait gardé un souvenir presque tragique), et il arrive au palais de Saint-Cloud avec les plans, les coupes et les élévations de ses gigantesques pavillons. Le maître est satisfait, et les travaux commencent aussitôt : des rues entières, comme la rue des Prouvaires, sont rasées, mais l'architecte trouve partout deux étages de caves, et il lui faut édifier un vaste plateau de béton pour soutenir toutes les pressions qui vont s'accumuler : l'on prévoit même un futur chemin de fer souterrain qui reliera les halles à la gare de l'Est... En 1870, à la veille du siège de Paris, l'architecte, consacré au futur ravitaillement de la capitale, devait faire entasser sur ces voûtes toute la quantité de sacs de blé qu'il fut possible de trouver, et on lui proposa alors d'étayer les voûtes : il refusa, en répondant de leur résistance, et ses voûtes lui ont donné raison.

C'est là assurément le grand titre de Victor Baltard comme constructeur et ingénieur : le vaste emploi, dans l'architecture, du fer et de la fonte, comme jamais il n'avait encore été utilisé. Sa forte culture mathématique lui servit grandement pour le calcul de la résistance des matériaux.

Cette réussite heureuse allait donner le plus grand élan à la construction métallique, dont on sait l'éclatante carrière. De là vient l'élogieuse mention faite du nom de Victor Baltard dans les cours de Construction des Grandes Écoles, comme l'École Polytechnique et l'École Centrale.

Il aboutit donc à cet édifice que vous connaissez bien, en même temps si pratique et si plein de noblesse, avec ces vastes ouvertures en arcades, ces rues couvertes, ces hauts pavillons aux couronnements élégants, le tout dressé sur ces sous-sols si heureusement aménagés pour les légumes, la boucherie, les poissons, les viviers d'eau douce.

L'inauguration en fut faite avec cette auge en ébène et cette truelle en argent que vous apercevez ici.

Un jour, lors de l'achèvement d'un de ces pavillons, la dernière poutrelle de fer mise en place, l'architecte fut invité par les ouvriers, suivant leur habitude, à arroser le bouquet placé par eux tout en haut : il fait monter des bouteilles de vin, il gravit encore une fois les échelles de l'échafaudage et là, le verre en main, entre ciel et terre, il lève le bras en disant seulement : « Mes amis, à la gloire de Dieu ! », simples mots hardis, qui peignent parfaitement et sa cordialité pour tous et l'élévation naturellement religieuse de ses sentiments.

6. — SAINT-AUGUSTIN.

Ce goût des choses religieuses, le directeur général des Travaux de la Ville de Paris eut l'occasion de le déployer dans la restauration d'un grand nombre d'églises parisiennes, qu'il ouvrit à ses confrères les artistes, particulièrement pour les décorer de peintures murales, qu'il préférait, dans ce cas, aux tableaux encadrés, trouvant, avec l'amour des fresques qu'il avait rapporté de l'Italie, qu'elles s'intégraient mieux dans le corps même des monuments : il s'emploie souvent lui-même à ces restaurations, à Saint-Severin, Saint-Merry, Saint-Eustache où il dessine et fait exécuter les grandes orgues, Saint-Germain-des-Prés où il compose, après de longues recherches archéologiques avec son ami de cœur Hippolyte Flandrin, la décoration polychrome des piliers et dont il ouvre, si je puis dire, les murs du sanctuaire et de la nef aux magnifiques et si religieuses peintures de cet ami : « Voilà qui est maître comme les grands maîtres », s'écria Ingres en voyant le travail de son élève (1). Après la mort prématurée de Flandrin à Rome en 1864, Baltard dessina lui-même le petit monument de Flandrin érigé dans un bas-côté de l'église, où il ne voulut pas être lui-même nommé, et il veilla toujours avec amour sur tout ce coin artistique de Saint-Germain-des-Prés, à l'ombre duquel il vivait, au n° 4 de la rue de l'Abbaye et dont

(1) Sur cette collaboration des deux amis Victor Baltard et Hippolyte Flandrin, cf. *Hippolyte Flandrin, sa Vie et son Œuvre*, par Louis Flandrin, Paris, Laurens, 1902, grande édition, p. 132-134, 227 etc.

plus tard son petit-gendre, Louis Duval-Arnould, conseiller municipal, puis député du quartier, devait se faire, trente-six ans durant, le plus vigilant gardien.

Victor Baltard vit enfin se lever le jour où il pourrait réaliser le rêve de toute sa vie : élever lui-même un temple « à la gloire de Dieu ».

Il accepte pour cela ce qu'ont refusé plusieurs de ses confrères : remplir le terrain bizarre en forme de trapèze, situé à l'intersection des boulevards Malesherbes et Haussmann et de l'avenue Portalis, pour remplacer la modeste église en planches de Saint-Augustin.

Il résolut de faire une nouvelle démonstration avec la charpente de fer et, malgré les critiques de certains ultra-conservateurs du milieu ecclésiastique, de prouver qu'elle se prêtait au caractère noble d'un monument religieux.

Au point de vue proprement religieux sa principale idée, qui était une idée vraiment catholique, fut de conférer le maximum d'honneur au centre Eucharistique, et pour cela : élever le chœur un peu plus haut que la nef, — sur ce chœur élevé dresser un autel apparaissant clairement à toutes les parties de l'église, — au-dessus de cet autel ériger d'abord un baldaquin, et, bien haut par dessus ce baldaquin, lancer à 50 mètres d'élévation, un dôme qui n'est vraiment pas indigne de ceux qu'il avait si souvent contemplés en Italie, celui de Sainte-Marie-des-Fleurs à Florence ou celui de Saint-Pierre-de-Rome qu'il voyait de la Villa Médicis, — ce dôme de Saint-Augustin qui fait maintenant une partie intégrante de la silhouette artistique de Paris.

Durant cette construction qui fut fort longue (elle dura de 1860 à 1869) l'architecte se lia intimement avec l'abbé Langénieux, le curé de la petite église en bois, l'abbé Langénieux que nous devons retrouver plus tard comme archevêque de Reims, auprès de la propriété de notre père située dans la banlieue rémoise. Nous le voyions alors souvent, et il me dit un jour ces mots textuels : « Dans toute ma vie je n'ai jamais rencontré un laïc ayant une vie intérieure aussi profonde que votre grand-père. » Une telle affirmation d'un cardinal catholique, qui l'a vu de près, m'apparaît comme le plus bel éloge de cette âme de protestant.

Je n'ai pas le temps de vous parler de la construction des Grands Abattoirs de la Villette, de l'escalier monumental à double révolution de la cour intérieure de l'Hôtel de Ville, du Berceau du Prince Impérial décoré des statuettes de Simart et des quatre figures sur émaux de Flandrin, ces deux dernières œuvres auxquelles l'artiste était particulièrement attaché. La première a péri malheureusement dans l'incendie mis par la Com-

mune à l'Hôtel de Ville en 1871. Le Berceau y a échappé et il a été donné par l'impératrice Eugénie au Musée Carnavalet, où vous pouvez le voir, bien présenté, dans une petite salle du fond : il ne lui manque qu'une chose, c'est le flot de dentelles de prix dont la Ville de Paris, en l'offrant, l'avait enveloppé, le faisant descendre du diadème tenu par la statuette de la Ville au-dessus de la tête de l'enfant.

II. — VICTOR BALTARD A SCEAUX

Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, vous pouvez me dire que vous étiez venus ici surtout pour entendre parler de *Victor Baltard à Sceaux*. — Il est vrai, mais j'ai voulu vous montrer d'abord *qui*, dans cette jolie et variée banlieue de Paris, a choisi Sceaux pour y installer sa maison de campagne, et *de quels travaux* il venait s'y reposer.

I. — LA CONSTRUCTION DE LA VILLA BALTARD (1857).

En quelle année exactement Victor Baltard commença-t-il à habiter Sceaux, l'été ? et quelles raisons eut-il de choisir Sceaux ? deux questions auxquelles je suis encore incapable de répondre actuellement.

Peut-être bien est-ce son ami intime et doublement beau-frère Paul Lequeux, établi avant à Sceaux (voie des Sablons), qui l'y attira.

En tout cas ce dut être entre 1847 et 1850 qu'il loua d'abord une modeste maison de campagne tout en haut de la rue de Fontenay, dans les premiers numéros, au-dessus du jardin du docteur Le Pileur, — terrain qui a été englobé depuis par la maison de santé du docteur Redon.

Notre mère, alors jeune fille (elle avait 15 ans en 1849) fut la première « félibre », si l'on peut ainsi parler, du culte de Florian : chaque année, à l'anniversaire de sa mort, elle venait avec ses compagnes réciter sur la tombe du poète ses plus jolies fables, telles *le Lapin et la Sarcelle* et *le Singe qui montre la lanterne magique*.

L'on comprend que l'un des plus doux rêves d'un architecte a toujours été, après avoir construit tant de maisons pour les autres, d'en construire enfin une, petite ou grande, pour soi-même. Pour Victor Baltard l'occasion se présenta : le beau parc, acheté naguère par l'amiral russe Tchitchakoff (resté en France après 1815) était en vente par lots : le principal lot fut acquis par M. Bertron, ce bizarre « candidat humain » qui se présenta, jusqu'à la fin de sa vie, régulièrement à toutes les élections, y compris celles pour la Présidence de la République, en allant, muni d'un pot de colle, apposer lui-même ses affiches sur les murs de Paris : c'est lui encore qui, par humanitarisme, garnit sa rue, « la rue Bertron » de cerisiers et de treilles exté-

rieures de vigne, qui furent saccagés et détruits, les uns et les autres, par les Robinsonnais.

Le morceau Nord-Ouest du parc fut acquis en quatre fois par Victor Baltard, qui « s'arrondit » peu à peu à la manière de nos paysans français, et en 1857 il y construit une villa dans le goût italien, avec un large toit surmonté par un belvédère en briques, bien lié avec le corps de la maison et qui lui fait un élégant couronnement coloré, les murs extérieurs de la maison ornés de quelques bas-reliefs à l'antique, que nous verrons tout-à-l'heure en faisant le tour extérieur de la villa.

Les pièces auxquelles il donna un soin tout particulier sont : au 1^{er} étage, la chambre de sa chère femme, exposée au soleil du Sud (du côté de la rue) et de l'Ouest, éclairée de larges fenêtres et toute tendue de percale bleue, — et ici au rez-de-chaussée, qui fait le 1^{er} étage du côté du jardin, le salon, où nous sommes et la salle à manger, orientés au Nord et conservant, en été, le maximum de fraîcheur.

Ce salon, comme vous le voyez, orné de lambris et de tentures pompadour, forme avec ses 5 fenêtres, une véritable lanterne, et il est augmenté par le perron, tout enveloppé de vignevierge et de rosiers grimpants, qui vous met au milieu du jardin, qu'on domine, et ouvre sur le joli vallon de Fontenay-aux-Roses, lequel comptait autrefois plus d'arbres que de maisons.

L'architecte demande à ses amis de l'École d'Ingres de décorer ces deux pièces de choix, ce qui accentue leur cachet artistique par le meilleur goût. Là vous voyez ce poétique tableau d'Alexandre Desgoffes intitulé *Campagne*. Dans les lambris sont insérées 4 petites vues en couleur, probablement dues à Bézard, des principales villas romaines, y compris, bien entendu, la villa Médicis, — précieux souvenirs des chères années de Rome. — Au-dessus des portes deux trumeaux de Jean Brémond, deux groupes de petits génies symbolisant l'architecture et la musique en l'honneur des deux maîtres de maison.

Dans la salle-à-manger Bézard les célèbre encore en enlevant deux médaillons de couleur bleu pâle dans le trumeau de la porte qui mène au salon.

Mais c'est à son ami Charles Timbal, le peintre de l'église de la Sorbonne et le critique artistique du journal *Le Français*, qu'il demande la principale décoration de cette salle, et Timbal compose six petits sujets, amenant sur un fond rouge pompéien six Génies portant un cartouche, qui mentionne le plus souvent un vers de Virgile ou d'Horace : la phrase latine ne nous paraît pas toujours économique pour la maîtresse de maison, ainsi *Age quod agis* : Fais bien ce que tu fais — ou *Vires*

acquirit eundo : Il acquiert des forces en allant. — Ne s'agit-il pas de l'appétit ?

C'est ici que, pendant une quinzaine d'années, Victor Baltard et sa femme aimèrent à recevoir en toute simplicité, avec un goût délicat, mais sans la moindre ostentation, leurs meilleurs amis, dans ces trois pièces du rez-de-chaussée, salon, billard, et salle à manger, et dans les allées du jardin. Que de bonnes causeries, de francs rires, d'évocations du beau temps de Rome, de fins commentaires sur les œuvres d'art modernes tout cela a entendu ! et comme l'on regrette aujourd'hui que quelques phonographes (non encore inventés) n'aient pu se trouver dissimulés sous les lambris ou les buissons ! Dans ce salon, Ambroise Thomas, le bienveillant maître de musique de notre mère, joua plus d'une fois sur le piano, comme, quarante ans auparavant, il jouait à la Villa Médicis pendant que le vieux directeur Ingres, musicien puisqu'il jouait du violon, versait des larmes d'émotion.

Et tout cela ajoutait encore à l'amour de tendresse que l'architecte de Paris ressentait pour sa maison de Sceaux : cette riche nature y trouvait le complet épanouissement de ses goûts d'art et de son cœur.

2. — L'ÉPREUVE DE 1870-71.

Cette tendresse fut soumise bientôt, pendant la guerre de 1870 et le Siègne de Paris, à une cruelle épreuve venant s'ajouter aux douleurs familiales et patriotiques qui avaient bouleversé l'âme de Victor Baltard.

Resté, avec nos parents, dans la capitale pour collaborer activement au ravitaillement, il apprit bientôt que 80 Bavares occupaient sa maison : sa chère villa était devenue une caserne bondée de soldats d'outre-Rhin.

Aussitôt la signature de l'armistice, sa fille et son gendre (nos parents) vinrent s'installer courageusement dans la petite pièce que l'architecte s'était réservée dans le coin Nord-Est, comme cabinet de travail, et ils mirent tous leurs efforts à faire respecter, autant qu'il leur fut possible, la maison et ce qui y survivait encore d'œuvres d'art : c'est ainsi que notre mère, travaillant plusieurs heures chaque matin, un crochet de chiffonnière à la main, sur le long tas de débris qui faisait toute la largeur du jardin, à droite, réussit à retrouver les 52 morceaux dispersés du magnifique plat bleu décoratif qui avait été offert à son père par la Manufacture de Sèvres (vous le verrez tout à l'heure dans la salle à manger, au-dessus de la porte, sans pouvoir vous douter de cette circonstance). Ces fauteuils Aubusson

Louis XVI, sur lesquels plusieurs de vous sont assis, avaient tous leur bras gauche arraché par les cordonniers militaires pour tirer plus facilement l'alène. Le lambris avait été éventré, pour faire passer un tuyau de poêle, comme on l'a constaté de nouveau, à l'occasion d'une récente réparation. Dans la salle à manger, au milieu des petites fresques de Charles Timbal, de gros clous avaient été enfoncés pour suspendre les buffleteries, et un autre poêle installé, dont on voit encore les brûlures sur le parquet.

Victor Baltard avait une extrême appréhension pour revenir lui-même visiter sa maison. Il s'y décide un jour, et il arrive pour assister à l'emballage par « les Prussiens », comme l'on disait alors, d'une pendule artistique et d'un portrait peint représentant sa jeune femme... il fait une mimique désespérée, en répétant : « ma femme, ma femme à moi ! », la pendule et le portrait partirent. Et l'on était en plein armistice !

En constatant l'état de sa pauvre et chère maison, l'idée lui traversa l'esprit (il l'a avoué ensuite aux siens) d'y mettre le feu... Mais il avait une nature trop maîtresse d'elle-même pour se livrer à cet excès, et il réussit à se reprendre.

3. — LES DEUX DERNIERS ÉTÉS. — LA MORT, 1874.

On répara peu à peu, on mit en état les chambres, on les nettoya à grand renfort de livres de pain pour effacer toute la crasse des murs, et Victor Baltard dont la belle santé déclinait, eut encore deux étés à jouir de sa maison de Sceaux, 1872 et 1873.

Je connais deux septuagénaires d'aujourd'hui, deux de ses petits-fils, âgés alors de 8 et 9 ans, qui mettaient leur joie presque chaque soir, à descendre, pour 6 heures et demie, à la station de Fontenay, située presque au bas de la rue de Fontenay, — pour l'arrivée du train du grand-père : on reconnaissait vite sa haute silhouette en redingote et en chapeau haut de forme. Lui-même, avec une joie toute juvénile, confiait sa lourde serviette de maroquin noir à l'aîné, il prenait dans chacune de ses mains l'une des petites mains, et le voilà, entre ses deux petits hommes, montant d'un pas alerte la côte de Sceaux, et arrivant chez lui par le bas, par la petite porte du boulevard Desgranges.

Un jour, qui fut un beau jour, il nous apporta un gros ballon de caoutchouc acheté en sortant de ses bureaux, sans doute au Bazar, tout proche, de l'Hôtel de Ville. Sans débrider il nous entraîna au fond du jardin, dans cette espèce de stade naturel qui s'ouvre au milieu des vieux tilleuls, il dépose sa redingote

officielle sur l'herbe, et, en bras de chemise, il nous exerce avec patience à jouer au ballon, le lançant lui-même jusqu'aux cimes des arbres... Il exerçait dans la perfection cet autre *art*, celui « d'être grand-père ».

Le 13 janvier 1874, à l'âge de 68 ans, à Paris, au n° 10 de la rue Garancière, Victor Baltard succombait à la grave maladie qui le minait depuis deux mois, toute son âme remplie de l'amour de Dieu, de l'amour de ceux et de celles qui l'entouraient et qu'il n'aurait pas voulu contrister, de l'amour aussi de ceux des siens qui l'avaient déjà quitté et qu'il allait retrouver. Son dernier mot, en appuyant sa tête déjà blême sur le cœur qu'il avait aimé tendrement toute sa vie, fut : « au revoir, en Dieu... ».

Il mourait plein de foi, fidèle au protestantisme luthérien de son enfance, que personne n'avait voulu troubler dans ses derniers jours. J'ajouterai, pour prévenir toute déduction erronée, que, sa fille unique s'étant d'elle-même convertie au catholicisme, à 14 ans, les 157 descendants actuels d'elle et de son mari sont tous catholiques.

En brève conclusion, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, vous le voyez, Victor Baltard fut, comme vous tous, un grand « ami de Sceaux ». Je voudrais que cette simple causerie sur ce grand talent de constructeur et d'architecte, sur ce caractère charmant, aux idées si chrétiennement élevées, ait fait un peu de chacun des « Amis de Sceaux » un ami de Victor Baltard.

LOUIS ARNOULD.

Champmarin, près Aubigné-Racan (Sarthe).
